



HAL
open science

Alger au temps des 'Vraies Richesses': l'ascension d'une génération littéraire nord-africaine autour d'Edmond Charlot (1936-1944)

Vincent Jaffeux

► **To cite this version:**

Vincent Jaffeux. Alger au temps des 'Vraies Richesses': l'ascension d'une génération littéraire nord-africaine autour d'Edmond Charlot (1936-1944). Cahier d'Histoire Immédiate, 2013, 43 (supplément), pp.19-29. hal-01865765

HAL Id: hal-01865765

<https://hal.science/hal-01865765>

Submitted on 1 Sep 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License

Pour citer cet article : V. Jaffeux, « Alger au temps des *Vraies Richesses* : l'ascension d'une génération littéraire nord-africaine autour d'Edmond Charlot (1936-1944) », *Cahiers d'histoire immédiate* n°43, supplément, p.19-29.

Rappel : Cet article est soumis au droit d'auteur et protégé par le Code de la Propriété intellectuelle.

Alger au temps des *Vraies Richesses* : l'ascension d'une génération littéraire nord-africaine autour d'Edmond Charlot (1936-1944)

Vincent JAFFEUX

« On disait : 'Charlot' tout court. 'Tu as vu Charlot ?', 'je vais chez Charlot', etc. Il y avait de l'étrange, du mystère là-dedans. En même temps, cela ressemblait à un mot de passe, car on ne pénétrait pas dans la petite intelligentsia d'Alger sans Charlot »¹. C'est par ces mots que Jules Roy, écrivain et capitaine d'aviation français, entame sa préface au livre de Michel Puche consacré à celui que l'on surnommait « l'éditeur de la France libre ». Né en 1915 aux portes d'Alger, dans une famille installée depuis près de soixante ans en Afrique du Nord, Edmond Charlot étudie quelques années chez les Jésuites avant de poursuivre sa scolarité au lycée Bugeaud, dans la classe de philosophie de Jean Grenier². Ce dernier, collaborateur de la prestigieuse *Nouvelle Revue française* et chargé de cours à la Faculté, l'incite à se tourner vers l'édition. Encouragé par son père qui dirigeait alors un service de librairie chez Hachette, aidé financièrement par quelques amis, Edmond Charlot parvient à ouvrir le 3 novembre 1936 une petite librairie au 2 bis de la rue Charras. Il la baptise *Les Vraies Richesses*, en hommage au livre de Jean Giono paru la même année. C'est dans ce local minuscule – 7 mètres sur 4 environ – que le jeune étudiant en lettres Charlot parvient à fédérer l'ensemble de la jeune génération littéraire nord-africaine et à s'imposer, durant la Seconde Guerre mondiale, comme l'une des figures montantes du paysage éditorial français.

Située à proximité de l'Université et des cafés, la librairie attire avant tout des étudiants. Son slogan « Des jeunes, pour des jeunes, par des jeunes » en témoigne. Ce « petit réduit de culture »³

1 Cité in M. Puche, *Edmond Charlot, éditeur*, Domens, 1995, p.7

2 Enseignant à Alger de 1930 à 1938, Jean Grenier se lie durant cette période avec quelques-uns de ses étudiants et les incite à fréquenter la librairie d'Edmond Charlot. L'enthousiasme que lui portent ces jeunes gens contribue fortement à les rapprocher, comme l'atteste dans ses mémoires Max-Pol Fouchet : « Le Camus du grand lycée s'imposa à moi, par hasard, lors d'une conversation où il me dit son admiration pour un homme que j'admirais aussi : Jean Grenier. [...] Il était à nos yeux l'incarnation de la pure littérature sur la terre algéroise », in M.-P. Fouchet, *Un jour je m'en souviens. Mémoire parlée*, Mercure de France, 1968, p.13-14.

3 F. J. Temple, « Edmond Charlot tout simplement » in *Audisio-Camus-Roblès, frères de soleil : leurs combats autour d'Edmond Charlot*, Edisud, 2005, p.25.

devient alors rapidement un point de rencontre pour les apprentis écrivains. Le poète Max-Pol Fouchet, l'Oranais Claude de Fréminville ou Albert Camus commencent ainsi à fréquenter régulièrement cet établissement. Unis par l'amitié bien plus que par une idéologie ou une esthétique commune, ces auteurs débutants et ambitieux se retrouvent aux *Vraies Richesses* pour assouvir leur soif de lecture, comme l'affirme entre autres Fouchet : « Vers six heures du soir, nous allions voir les derniers livres parus, que nous ne pouvions pas toujours acheter, car nous étions très démunis, puis nous allions boire ensemble l'anisette traditionnelle dans un proche bistrot. Charlot polarisait la vie intellectuelle d'Alger »⁴. La petite échoppe apparaît assez vite comme un important lieu de sociabilité⁵. Le contraste existant entre elle et les autres librairies explique sans doute en partie son succès. Alors que le reste de la ville semble peu enclin à la nouveauté culturelle, la création de ce magasin enthousiasme le milieu étudiant⁶. Contrairement aux grandes institutions d'édition installées depuis longtemps dans la colonie, telles que *Bacconnier* ou la *Typo-Litho Carbonnel*, Charlot ne met pas uniquement à la disposition de ses clients la littérature locale. Il vend des œuvres d'auteurs métropolitains jusque-là peu accessibles au public nord-africain : les ouvrages de Gide, de Céline et d'André de Richaud font alors le bonheur du jeune lectorat. Le directeur des *Vraies Richesses* confirme d'ailleurs cet engouement considérable pour son commerce : « Tous les soirs, il fallait que je mette les gens à la porte à une heure du matin parce qu'on en trouvait partout. Il y en avait dans les escaliers, dans la petite soupenne, il y en avait en bas. Tout le monde parlait, tout le monde discutait et c'était devenu une sorte de foyer de fermentation »⁷. Cherchant à diversifier ses activités, Charlot fait également de son local un espace d'expositions pour les artistes de l'École des Beaux-Arts d'Alger⁸. Des peintres comme Louis Bénisti et Charles Brouty deviennent des habitués des lieux. Si les rétrospectives ne rencontrent généralement pas le succès escompté, elles fournissent néanmoins une clientèle plus large à la petite boutique. Cette dernière sert aussi de cabinet de prêt d'ouvrages, sur le modèle parisien de *La Maison des Amis du Livre* d'Adrienne Monnier. Malgré tout, l'édition représente sans conteste l'occupation principale d'Edmond Charlot.

4 M.-P. Fouchet, *op. cit.*, p.126-127.

5 En septembre 1937, Camus rencontre aux *Vraies Richesses* Emmanuel Roblès avec qui il se lie d'amitié. Le 4 mai 1938, l'auteur de *L'Envers et l'Endroit* fait également la connaissance de Gabriel Audisio dans la boutique d'Edmond Charlot. Celui-ci est déjà une figure reconnue du milieu littéraire algérois puisqu'il a déjà à son actif quelques ouvrages, comme son livre *Jeunesse de la Méditerranée*.

6 « Alger n'était pas une ville très culturelle, portée vers la littérature, vers la culture. Il y a tout de suite eu quelques centaines de clients potentiels, les autres lisaient le journal et ce que les journaux leur disaient de lire, et c'est tout », in *Souvenirs d'Edmond Charlot. Entretiens avec Frédéric Jacques Temple*, Domens, 2007, p.23.

7 *Ibid.*, p.125.

8 La peinture en Algérie est essentiellement représentée jusque dans les années 1920 par les élèves de la Villa Abd-el-Tif. Fondée en 1907, cette école promeut un art orientaliste et pittoresque, qui attire principalement l'attention des notables coloniaux. Léon Cauvy et Etienne Dinet en sont les principales figures. A son arrivée en Afrique du Nord en 1926, le peintre Alfred Figueras décide de rompre avec ce courant conformiste en fondant l'Académie d'Alger. Il attire alors toute une jeune génération avant-gardiste. Certains membres de ce nouveau groupe fréquentent à cette époque les *Vraies Richesses*. C'est notamment le cas de peintres, comme Louis Bénisti et René-Jean Clot, mais aussi d'urbanistes tels que Jean de Maisonneuve et Louis Miquel. Il est vrai que la librairie d'Edmond Charlot reste dans les années 1930 l'un des seuls lieux où les écrivains et les artistes se fréquentent.

Ayant de plus en plus une fonction de « promoteur des esprits »⁹ auprès de la jeune génération littéraire, celui-ci se décide à publier ses amis écrivains. Suivant les conseils de Jean Grenier, Charlot offre donc aux auteurs débutants un lieu d'expression privilégié au cœur de la Ville blanche et met à leur disposition des écrits qui étaient alors peu communs dans les grandes librairies. Pour cela, il peut compter sur l'appui d'universitaires et de chercheurs tels que Jacques Heurgon ou Emile Dermenghem¹⁰. Des personnalités reconnues dans le milieu intellectuel français lui apportent également son aide : Jean Ballard, directeur de la revue marseillaise *Les Cahiers du Sud*, ou le poète Gabriel Audisio vantent cette fécondité culturelle algérienne dans de nombreux périodiques de renom.

Le succès que rencontrent les éditions Charlot dans les années 1930 témoigne de l'inflexion s'opérant dans le champ littéraire colonial à cette période. Au mouvement algérieniste, caractérisé par son souci de dépeindre avec emphase les mœurs locales et d'exalter l'idéologie coloniale, se substitue progressivement une autre vision de l'espace méditerranéen. « La bande à Charlot » s'oppose nettement à la littérature folklorique et provincialiste d'écrivains tels que Robert Randau, Ferdinand Duchêne ou Jean Pomier. Ces derniers, tout en prétendant rompre avec l'orientalisme du XIXe siècle¹¹, ne font que réaffirmer dans leurs écrits la supériorité naturelle de l'héritage romain sur la civilisation arabe. Aucune condamnation des dérives du système colonial n'est ainsi formulée chez ces auteurs, dont le souci principal reste l'exaltation culturelle de l'œuvre positive des Français d'Algérie. A l'inverse, les écrivains proches d'Edmond Charlot rejettent ce modèle de la latinité et décident de se faire les chantres de la Méditerranée, qui représente selon eux un territoire multiculturel et multiethnique fécond. A l'occasion de la création de la Maison de la Culture d'Alger, le 8 février 1937, Camus déclare ainsi : « Nous sommes ici avec la Méditerranée contre Rome »¹². Cette avant-garde intellectuelle aspire par conséquent à un certain synchrétisme civilisationnel. Leur revue *Rivages*¹³, qui n'existera que de décembre 1938 à février 1939, entendait refléter cette richesse

9 Audisio-Camus-Roblès, *frères de soleil : leurs combats autour d'Edmond Charlot*, op. cit., p.27.

10 Bibliothécaire et archiviste du Gouvernement général, arabisant éminent, Emile Dermenghem fréquente régulièrement *Les Vraies Richesses* en tant que représentant des *Cahiers du Sud* à Alger. En octobre 1937, il publie d'ailleurs dans cette revue un article élogieux concernant la librairie.

11 Après la colonisation de l'Algérie en 1830, une littérature dite « exotique » concernant l'Afrique du Nord voit le jour. Des écrivains métropolitains voyagent au Maghreb et rapportent dans leurs écrits leurs excursions. Eugène Fromentin publie ainsi en 1857 son ouvrage *Eté dans le Sahara* et Théophile Gauthier son *Voyage pittoresque en Algérie*. En dépit de certains textes plus critiques et plus pragmatiques à l'égard de la situation coloniale, la caractéristique dominante de ces œuvres reste une vision fantasmée des réalités nord-africaines. L'algérienisme, qui se veut un regard de l'Algérie sur la société musulmane, condamne cette littérature orientaliste. Louis Bertrand prétend ainsi rompre avec le « tryptique du palmier, du chameau et de la moukèra ». Cité in P. Siblot (dir.), *Vie culturelle à Alger : 1900-1950*, Université Montpellier III Paul Valéry, 1996, p.14.

12 Cité in *Paris et le phénomène des capitales littéraires* vol.1, Université Paris-Sorbonne, 1986, p.15.

13 Fondée en décembre 1938 par Albert Camus, la revue *Rivages* ambitionne dès sa création de véhiculer les idées portées par la jeunesse culturelle nord-africaine. Installé aux *Vraies Richesses*, le comité de direction se compose entre autres de Gabriel Audisio, Albert Camus et Jean Hytier. Edmond Charlot édite quant à lui la publication. Malgré son évidente qualité littéraire, celle-ci disparaît après le numéro 2 de février 1939. Cette fin met en évidence la précarité des petites entreprises éditoriales méditerranéistes de l'époque. Au même moment par exemple, la *Revue algérienne* de Madame Raffi-Malbay et Claude de Fréminville est également supprimée. A ce propos, voir : G. Basset, « Rivages d'Alger », *La Revue des revues* n°23, 1997, p.85-98.

des cultures.

Paradoxalement, cette idée d'une « internationale des peuples de la mer »¹⁴ détourne la « bande à Charlot » d'une authentique littérature algérienne. En rejetant le régionalisme étroit de leurs aînés, cette génération occulte par la même occasion toute possibilité d'émergence d'écrivains indigènes au sein du champ culturel. Soucieux de rompre avec une certaine idéologie conformiste, les méditerranéistes ont l'ambition d'incarner en métropole un nouveau courant de pensée, fondé principalement sur le respect de la pluralité ethnique et la défense sociale des populations du pourtour méditerranéen. Ils n'ont donc nullement l'intention de privilégier dans leurs écrits la dimension algérienne. Ce refus d'enracinement explique sans doute en partie la relative négligence de Charlot à l'égard des productions « locales ». Confronté au problème de la langue et au cloisonnement des communautés au sein de la ville, celui-ci n'a d'autre choix que de publier des écrivains proches de son propre milieu¹⁵. Néanmoins, le mouvement initié par les méditerranéistes opère une rupture littéraire fondamentale avec le courant algérianiste qui dominait jusque dans les années 1930. En 1957, Mouloud Feraoun l'affirmera d'ailleurs de manière nette : « La voie a été tracée par ceux, d'origine européenne, qui ont rompu avec un Orient de pacotille pour décrire une humanité moins belle et plus vraie, une terre aux couleurs moins chatoyantes mais plus riche de sève nourricière ; des hommes qui luttent et souffrent, et sont les répliques exactes de ceux que nous voyons autour de nous. Tout cela, nous le trouvons dans les œuvres de Gabriel Audisio, Albert Camus, Edmond Brua, Jules Roy, Rosfelder, Claude de Fréminville, René-Jean Clot, Emmanuel Roblès ... »¹⁶.

Malgré tout, les éditions Charlot connaissent avant le second conflit mondial de graves difficultés matérielles. Les livres publiés ne dépassent pas les 500 exemplaires¹⁷ et les tirages les plus importants doivent faire face à la timidité du lectorat. Il faut par exemple deux ans pour vendre les 1.225 exemplaires de l'ouvrage d'Albert Camus *Noces*. En réalité, seule une vingtaine d'œuvres littéraires est en circulation avant-guerre. Charlot ne se paie par conséquent qu'un mois sur deux et publie tous les livres à ses frais. C'est avant tout le manque d'écho en métropole qui explique la faiblesse des ressources de la librairie : « Vous savez, la littérature qu'on publiait au Maghreb

14 G. Audisio, *Sel de la mer*, Gallimard, 1936, p.123.

15 Contrairement à ses grand-parents et à ses parents, Charlot ne connaît pas l'arabe, ce qui pose évidemment un problème pour traduire les manuscrits qu'on lui envoie. De plus, le peu de contacts existant avec la population indigène constitue un obstacle indéniable pour le libraire de la rue Charras. Ce dernier l'atteste clairement : « J'ai dit et raconté plusieurs fois que j'ai cherché désespérément pendant quinze ans un écrivain algérien sans pouvoir le trouver », in P. Siblot, *op. cit.*, p.53. A Frédéric Jacques Temple, il confirme cet échec : « Elle n'existait pas encore cette littérature arabe. [...] Nous avons cherché. J'étais en rapport avec des gens qui connaissaient bien le Maghreb comme Dermenghem, mais je n'ai pas eu connaissance de textes publiables », in *Souvenirs d'Edmond Charlot. Entretiens avec Frédéric Jacques Temple*, *op. cit.*, p.26-27.

16 Tirée de M. Feraoun, « Les écrivains musulmans dans la littérature algérienne », *La Revue française*, juillet 1957, p.23-28. Citée in G. Dugas (dir.), *La Méditerranée : de Audisio à Roy*, Manucius, 2008, p.286.

17 *Rondeur des Jours* de Jean Giono et *L'Envers et l'Endroit* d'Albert Camus sont respectivement tirés à 250 et 385 exemplaires.

passait difficilement le môle. Le grand problème pour nous, dès le départ, c'était de ne pas nous limiter à l'Algérie mais d'atteindre les lecteurs de ce qu'on appelait la métropole. J'y suis arrivé seulement au moment de la guerre »¹⁸ explique-t-il.

Pourtant, l'occupation du territoire français et la mise en place du régime de Vichy en Algérie aggravent dans un premier temps la situation. Trouver du papier devient une préoccupation constante. Dans l'impossibilité de réimprimer les ouvrages vendus, la librairie d'Edmond Charlot se trouve alors quasiment vide. « De février à novembre 1942, on n'avait plus rien du tout. [...] On faisait fabriquer, avec les résidus qu'on trouvait, du papier qui ressemblait au papier d'emballage des bouchers de l'époque. [...] On tentait de faire de l'encre d'imprimerie avec du noir de fumée »¹⁹ témoigne l'éditeur de la rue Charras. Faute de moyens matériels suffisants, ses tirages s'amenuisent. Le 20 septembre 1940, Edmond Charlot constate avec amertume ce déséquilibre existant entre la demande culturelle et sa propre réserve d'écrits littéraires : « *Les Vraies Richesses* ont aussi plus de clients qu'il ne faudrait ; trop de clients qui viennent se retrancher quelques instants derrière ce qui nous reste de livres. [...] Pas ravitaillé depuis quatre mois. Les principaux ouvrages nous font défaut »²⁰. Cette situation atteste plus généralement de la difficulté des jeunes structures éditoriales à répondre aux attentes d'un lectorat sans cesse grandissant²¹. Mobilisé à Blida en septembre 1939, Charlot abandonne un temps la gestion de son entreprise. Ne pouvant plus assumer seul la direction de ses affaires, il se résout à prendre du personnel²². De plus, il achète une ancienne boutique de céramiques rue Michelet et y déplace sa librairie ; l'emplacement de la rue Charras ne servant plus qu'à l'abonnement de lecture. Outre ces problèmes de ravitaillement, Charlot rencontre des complications d'ordre politique. Suite à une maladresse de Gertrude Stein, qui se vantait à Paris

18 *Souvenirs d'Edmond Charlot. Entretiens avec Frédéric Jacques Temple, op. cit.*, p.28.

19 E. Charlot, « Souvenirs d'Edmond Charlot II. L'éditeur de la France libre », *Impressions du Sud* n°17, 1er trimestre 1988, p.55. Malgré l'ingéniosité du libraire, la qualité des imprimés demeure médiocre. L'encre, fabriquée avec de l'huile de pépin de raisin désacidifiée, endommage régulièrement le papier provenant des fins de bobines de rotatives typographiques.

20 Cité in M. Puche, *op. cit.*, p.23-24. Emmanuel Roblès, qui publie en 1941 son roman *La vallée du paradis*, constate aussi cette disproportion entre les ambitions et les moyens de l'éditeur : « Edmond Charlot [...] avait mille idées par jour ! Mais ses projets grandioses auraient requis la fortune de l'Agha Khan », in J.-L. Depierris, *Entretiens avec Roblès*, Seuil, 1967, p.44.

21 La vitalité de la consommation culturelle durant le conflit mondial concerne à la fois le domaine littéraire, théâtral, pictural et cinématographique. Cet épanouissement surprend dans un premier temps les organismes d'édition présents en zone Sud, qui ne s'attendaient pas à un tel regain d'intérêt en pleine tourmente nationale. Ce changement s'avère d'autant plus brutal pour Edmond Charlot que la demande littéraire en Algérie dans l'entre-deux-guerres était faible. Voir à ce propos : J.-P. Rioux, « Ambivalences culturelles (1940-1941) » in J.-P. Azéma, F. Bédarida (dir.), *La France des années noires* tome 1, Seuil, 1993, p.515-536.

22 De 1940 à 1942, Albert Camus occupe le poste de conseiller littéraire des éditions Charlot, tandis que son frère Lucien participe activement aux activités de la librairie. Cette dernière peut également compter sur le soutien de personnalités importantes comme Jean Garoby, vice-recteur de la faculté d'Alger, ou encore Lucienne Barrucand, journaliste à *La Dépêche algérienne*. Enfin, Charlot s'appuie sur des amis fidèles pour assurer son entreprise éditoriale durant la période pétainiste. On peut notamment citer les noms de Jean Roire, secrétaire de la revue *Fontaine*, le médecin Georges Péliissier ainsi que l'architecte suisse Pierre-André Emery. Max-Pol Fouchet accepte quant à lui de diriger une collection « Fontaine » à partir de mai 1941. Malgré ce relatif effacement, Charlot demeure le chef du microcosme culturel. La collection « Poésie et théâtre » par exemple, créée en avril 1939 par Camus et Fréminville aux éditions Cafre, paraît en août 1941 chez Charlot afin de ne pas disperser les efforts des intellectuels algérois.

d'avoir un « éditeur algérien qui résiste »²³, il est mis en cellule à Barberousse, la prison d'Alger, en février 1942. Soupçonné d'être à la fois sympathisant communiste et gaulliste, il reste trois semaines en détention, avant d'être libéré grâce à l'intervention de Marcel Sauvage, directeur du journal *Tunisie-Algérie-Maroc* (T.A.M.).

Malgré tout, la situation de guerre est grandement favorable à Charlot puisqu'elle lui permet de réaliser le foyer intellectuel qui manquait à la Ville blanche. En effet, la dispersion géographique des écrivains, liée étroitement aux circonstances du conflit, conduit à l'affaiblissement de Paris sur le plan culturel. L'occupation de la zone Sud de la France à partir de novembre 1942 accentue ce phénomène d'exode et renforce ainsi l'éclatement du champ éditorial traditionnel. De nombreuses villes de province, comme Marseille ou Lyon, connaissent alors un rayonnement littéraire sans précédent²⁴. Alger, qui accueille de nombreux artistes en exil tels que Joseph Kessel, Saint-Exupéry ou André Maurois, devient à cette époque la capitale culturelle de la France en guerre. La compromission de grandes maisons parisiennes auprès de l'occupant, telles que Gallimard, Plon ou Grasset, favorise l'apparition de figures nouvelles comme Edmond Charlot. Se faisant le héraut des Lettres françaises résistantes, il se substitue progressivement aux anciennes institutions éditoriales. Le témoignage d'André Nouschi, étudiant constantinois d'origine juive, atteste de l'originalité de Charlot au sein du milieu littéraire : « Un jour, j'ai découvert qu'il y avait une librairie intéressante : c'était celle de Charlot, *Les Vraies Richesses*. La première fois que j'y suis allé, j'ai été éberlué, étonné, stupéfait : enfin, enfin des livres ! Et des livres qui disaient autre chose que ce que j'avais l'habitude d'entendre [...]. Vous [Charlot] étiez le seul à avoir la collection 'Le Cri de la France'²⁵. Ouf ! de l'air ! quelque chose d'autre, quelque chose de neuf ! Alors j'avais l'impression que grâce à des hommes comme Charlot, comme Max-Pol Fouchet, il y avait enfin un peu d'espérance »²⁶. Le libraire assume pleinement son rôle de relais de la littérature combattante. Lorsque le poète Louis Parrot²⁷ lui propose de publier son ouvrage *Mozart*, il refuse catégoriquement, estimant que les écrits étrangers au contexte de guerre ne méritent pas d'être mis en avant. Cette conception engagée du travail éditorial l'oppose de manière nette à d'autres membres de la profession, pour qui l'objectif premier demeure la distraction du lectorat. C'est le cas notamment de Robert Laffont, dont la

23 Charlot publie en 1941 son ouvrage *Paris-France*, dans la collection « Fontaine » dirigée par Max-Pol Fouchet.

24 Une véritable redistribution géographique s'opère dans le domaine de l'édition durant la guerre. Profitant de la mise au pas de certaines grandes institutions parisiennes, de petites structures s'épanouissent en province. C'est notamment le cas de Robert Laffont à Marseille. Certaines villes étrangères accueillent également des maisons comparables : les éditions des Trois Collines à Genève ou encore *Pantheon Books* à New York en sont des exemples.

25 « Le Cri de la France » est la collection emblématique de la Librairie de l'Université de Fribourg (L.U.F.). Elle est dirigée par Pierre Courthion dès sa création, en juin 1943. Si les ouvrages qui y sont publiés constituent essentiellement des classiques de la littérature française, les préfaces et les apports critiques de ces livres s'attachent à soutenir de manière explicite le mouvement résistant.

26 P. Siblot, *op cit.*, p.50-51. Contrairement à la grande librairie *La Maison des livres* de Soubiron ou à celle des frères Chaix, Charlot refuse catégoriquement de vendre des écrits véhiculant l'idéologie vichyste.

27 Ami de Paul Eluard, Louis Parrot participe clandestinement aux éditions de Minuit durant le conflit. Sa maison de Clermont-Ferrand représente par ailleurs un haut-lieu de sociabilité de l'intelligentsia résistante. Suite au refus d'Edmond Charlot, Louis Parrot soumet son ouvrage *Mozart* à Robert Laffont, qui accepte de le publier en 1945.

stratégie repose avant tout sur sa capacité à ne pas céder aux impératifs du conflit mondial²⁸. Dès lors « les manuscrits d'écrivains français et étrangers en quête de publication s'accumulent sur la table d'Edmond Charlot »²⁹. Des auteurs métropolitains de renom viennent aux *Vraies Richesses* pour publier leurs écrits : Philippe Soupault, arrivant de Tunisie, fait ainsi paraître en mars 1944 son *Ode à Londres Bombardée*³⁰. En avril 1944, on réimprime la *Lettre aux Anglais* de Bernanos, réfugié au Brésil. En septembre, c'est au tour d'André Gide de publier ses *Pages de Journal*. Par ailleurs, le programme de publications d'Edmond Charlot s'internationalise : des contrats sont signés avec des écrivains étrangers prestigieux, comme Alberto Moravia ou Virginia Woolf. Mais c'est sans conteste *Le Silence de la Mer* de Jean Bruller, alias Vercors, qui représente sa plus belle réussite éditoriale : 5.000 exemplaires sont vendus quelques jours après sa parution en avril 1944. Le libraire de la rue Charras s'appuie sur ses réseaux culturels d'avant-guerre pour faciliter la diffusion de ses livres dans le monde entier : en Afrique du Nord mais aussi au Moyen-Orient, aux Etats-Unis et dans une bonne partie de l'Afrique noire. Les membres de la « bande à Charlot », tout en aidant leur ami à s'imposer dans le champ culturel, vont profiter de cette dynamique pour assurer leur propre avenir. En janvier 1944, Jules Roy décide ainsi de publier en anglais son livre *Trois prières pour des pilotes*, sans doute pour toucher un plus large public. De même, Emmanuel Roblès et Claude de Fréminville font paraître leurs romans *Travail d'homme* et *Les Beaux jours*. Enfin, les revues algéroises *Fontaine* et *L'Arche*, dirigées respectivement par Max-Pol Fouchet et le poète kabyle Jean Amrouche, doivent en partie leur prospérité à l'attention que leur accorde Edmond Charlot. En retour, elles apportent à celui-ci un surcroît de notoriété.

En marge de la société coloniale jusqu'au début des années 1930, les écrivains qui se retrouvent aux *Vraies Richesses* tendent progressivement à se faire une place au sein du milieu littéraire nord-africain. Pourtant, ce n'est qu'après novembre 1942 que cette relève générationnelle rencontre une véritable audience à l'extérieur de l'espace maghrébin. Suite au débarquement des forces anglo-américaines, Alger devient en effet un haut-lieu de la Résistance politique et littéraire française. Autrefois étouffée « entre les deux déserts du sable et de la mer »³¹, la Ville blanche s'épanouit alors considérablement. La trajectoire ascendante d'Edmond Charlot s'inscrit pleinement

28 L'idée d'une moralisation du système éditorial français connaît à cette époque une grande popularité. Elle est particulièrement défendue par des petits éditeurs résistants comme Edmond Charlot, Vercors ou Pierre Seghers. Ces derniers trouvent alors dans le Conseil national des écrivains (C.N.E.) un allié d'importance. En effet, celui-ci estime aussi qu'un renouvellement profond du personnel éditorial s'impose. Son « Avertissement aux éditeurs », publié en novembre 1943 dans le numéro 11 des *Lettres françaises*, l'atteste. Texte reproduit in P. Fouché, *L'édition française sous l'Occupation : 1940-1944* tome 2, Bibliothèque de littérature française contemporaine de l'Université Paris VII, 1987, p.155.

29 Audisio, Camus, Roblès, frères de soleil : leurs combats autour d'Edmond Charlot, op. cit., p.12.

30 Philippe Soupault accepte au début de l'année 1943 de publier ce poème dans la revue *Fontaine* de Max-Pol Fouchet. Consulter à ce sujet : P. Soupault, « Ode à Londres bombardée », *Fontaine* n°26, p.6-10. En mars 1944, Charlot choisit d'éditer ce document en édition bilingue (*Ode to the (sic.) Bombed London*), sans doute pour toucher un lectorat plus large.

31 L'expression est d'Albert Camus.

dans ces circonstances et témoigne assurément du renouveau culturel qui est en train de s'opérer à cette période. Editeur tourné vers l'effort de guerre, le libraire de la rue Charras n'en oublie pas pour autant ses amis écrivains, qui sentent eux aussi que le moment est venu de se faire reconnaître sur le plan littéraire. Jules Roy l'assure : « Pour aucun d'entre nous, jamais un mot qui aurait pu laisser entendre que notre génie n'était pas seulement l'avenir de l'Algérie et de la France mais celui de la littérature mondiale. Nous étions les poètes les plus grands, les espoirs les plus fantastiques, nous marchions vers un avenir de légende, nous allions conférer la gloire à notre terre natale »³².

32 M. Puche, *op. cit.*, p.10.